

JULES MICHELET

# JOURNAL

TOME III

(1861-1867)

*Texte intégral, établi sur les manuscrits autographes  
et publié pour la première fois, avec une introduction,  
des notes et de nombreux documents inédits par*

CLAUDE DIGEON

*nrf*

GALLIMARD









# INTRODUCTION



Sur une page écrite le 25 août 1865 à Saint-Gervais, tout en haut, Michelet ajoute ces mots : « Ceci est l'introduction naturelle de mon journal » ; c'est qu'il a conscience d'avoir défini là, en toute sincérité, la conception qu'il se fait alors de son *Journal* : « J'écris uniquement pour elle. Mon journal, généralement fort bref, est devenu fort long dans les temps où sa santé me préoccupait le plus, et dans ceux où la solitude rendait plus étroite encore notre union toujours si douce. Les ravissements de l'amour venaient aux renouvellements trop fréquents de la douleur... [...]... En relisant après moi ce journal, elle y verra la continuité bien rare d'un amour toujours inquiet, d'une vie suspendue à sa vie. Elle y verra combien tout ce qui fut de sa personne dans les choses qu'on croit inférieures, tout me fut cher et sacré... [...] ... elle m'était un objet de culte par sa pureté singulière, et, je puis dire, son innocence, par la manière peu commune dont elle traversa les écueils où la plupart font naufrage. Elle ne me donna jamais d'inquiétude que par sa santé. Et j'eus en elle, outre l'amour profond, le *repos du cœur*. De là une sérénité qui soutenait, éclairait le travail de chaque jour. Cette grande paix du foyer me permit de concentrer ma vie et de produire nombre d'œuvres, plus qu'aucun homme du temps. » Puis, regrettant d'avoir dû mettre en scène dans *L'Amour* « une femme fort ordinaire » au lieu de sa « fine malade avec ses contrastes rares », Michelet déplore de n'avoir, dans ce livre, pu dire « ce qui eût servi le plus, le détail de sa vie intime ». Voilà bien, en effet, ce qui aurait été « de grand fruit pour les hommes sérieux, si on eût osé le conter ». Mais le monde n'était, n'est « point préparé à une telle révélation » : l'amour et ces moments qui pour tant d'autres ne sont « que des jouissances obscures, confuses et toujours les mêmes » peuvent être, ont été pour Michelet des moments enchantés « de sentiments, d'idées,

de vives lucurs... [...] ... Que de fois, du contact sacré de son innocente personne, de l'éclair qui nous mêlait, jaillit une idée nouvelle ».

Ce qu'un livre édité ne pouvait révéler, le manuscrit du *Journal* en portera témoignage, pour lui, pour elle, pour d'autres peut-être.

Dans ce projet d'Introduction qui, tout naturellement, s'achève en hommage à l'inspiratrice aimée, Michelet nous montre comment en ces années 1861-1873 il explique, ou imagine, les motifs qui l'incitent à rédiger ses notes quotidiennes. Encore qu'il écrive ces pages exceptionnelles à un moment où sa reconnaissance envers Athénaïs est particulièrement avivée par le bonheur d'un séjour dans les Alpes et par un souvenir précis et savouré, il transcrit et résume fortement des pensées qui l'occupent souvent et apparaissent assez régulièrement dans le *Journal*; elles expriment bien sa vérité subjective et font connaître son interprétation personnelle du *Journal*.

Cette interprétation peut être discutée. Depuis sa jeunesse en effet, et bien avant d'avoir rencontré sa future femme, Michelet a pris l'habitude de composer un journal. On peut d'ailleurs noter qu'au moment même où il le commençait, en 1821, il s'interrogeait sur la forme qu'il lui donnait, sur la place qu'il conviendrait de réserver aux événements, aux réflexions, aux lectures, à l'expérience morale<sup>1</sup>. Dans sa vieillesse encore, certaines variations peuvent se produire. Ainsi, en février 1865, Michelet écrit : « fondu mes voyages et cours de 1849-1850 dans mes Journaux, *Corpus vitae* »; cette remarque prouve d'une part que le *Journal* concerne essentiellement sa vie, d'autre part que des cours, des réflexions préparatoires, des notes de travail peuvent y être insérés. Cette insertion, valable pour une année où il professait au Collège de France, ne serait plus justifiée, me semble-t-il, après 1851, depuis que Michelet est, en quelque sorte, un exilé de l'intérieur. Il ne professe plus, il a fait retraite en son foyer, il s'y concentre et dans l'isolement a trouvé le bonheur d'un amour qui le comble. Cette réduction de la vie publique, cet enrichissement de la vie privée par une si puissante affection expliquent sans doute que le *Journal* ait été défini de façon différente. En 1868, Michelet écrit qu'Athénaïs « observa le 19 janvier que mon journal ne donnait que la moitié de ma vie, ma vie affective, ma femme, santé, jouissances et souffrances. Pour donner l'autre moitié, il faudrait mettre ici mes livres, ce que je ne puis. Combien l'une influe sur l'autre pôle : l'émotion de la première donne l'essor à la seconde, un premier ébranlement, mais si favorable ». La distinction qu'a provoquée l'attentive lectrice est capitale. Michelet, à cette époque, n'hésite plus sur le contenu du *Journal*; il estime normal d'en exclure ce qui n'est pas « vie affective » et juge impossible d'y mettre l'« autre moitié », sa vie intellectuelle, ses livres.

1. Cf. *Écrits de jeunesse*, Introduction, p. 13.

Ce choix signifie que son journal traitera d'un domaine particulier, réservé, qui ne doit pas, sur le moment du moins, être découvert au public, la vie privée. Il ne présentera pas l'élaboration progressive de la pensée de l'historien, mais ses facteurs : ce qui lui permet de naître, ce qui la suscite, plutôt que les réflexions qui l'amènent à sa forme définitive, qui sera l'œuvre publiée. Ainsi retrouve-t-on l'idée initiale de l'Introduction projetée, puisque la vie privée, c'est essentiellement l'union conjugale, et donc Athénaïs; Michelet peut se figurer sincèrement qu'il écrit son journal « uniquement pour elle ». Sa femme est à la source de sa vie affective et, aussi bien, à l'origine de ses livres. Il le dira.

« J'ai sur tous mes amis un grand avantage (qui parfois est contre moi, mais le plus souvent pour moi), c'est d'être très amoureux », note-t-il le 26 août 1861. Comprenons bien que cet avantage est également d'ordre intellectuel. Quelques jours plus tard, le 3 septembre, il développe cette idée : « La source de Castalie si pure, si féconde pour moi. De mon désir, de mon plaisir et de son déchirement jaillit le cours de 1849 (après nos guerres civiles) : *aimer encore!* Avec elle je trouvai *L'Oiseau*, je trouvai *L'Amour*. Dès que j'avais pénétré dans sa chaste et sainte personne, quand j'y avais mis mon orage et puisé sa sérénité, je sortais fort et inventif, dans ma lucidité complète. Plus son dévouement me donnait en privautés délicieuses, en docilité d'infinie tendresse, en humilités où ma reine était bien plus reine encore, plus je lui rendais en idées. » Éclairs du plaisir et lumière de l'esprit, privautés de l'amour et intuitions de l'intellect, Michelet explique le mystère de leur profonde unité dans le *Journal*. Il y montre, il se montre à lui-même, par des rapprochements nombreux et précis entre sa vie d'époux et sa vie d'auteur, quelle influence déterminante a exercé son amour sur ses œuvres. Considérant son évolution sur une longue période, il peut, par exemple, mettre en rapport son rythme sexuel et sa force de création intellectuelle et admirer « l'heureuse régularité qui, depuis quinze ans, m'a fait une existence si harmonique [46 pour total de 18.., 40 pour total de 1865] » (27 mars 1866). Mais, plus souvent, il aime rappeler quels exceptionnels bienfaits il a retirés de ses « communions » avec Athénaïs : « Elle n'est pas la première, mais l'unique. Je le sens surtout en ceci que, lorsque j'y ai touché, [le parfum d'amour], d'innocence qui sort d'elle, ne manque guère de me féconder l'esprit. Avec toute autre l'*après* serait triste, morne et faible; avec elle l'*après* est un état de calme lumineux, de haute lucidité, qui d'abord ne précise pas; mais bientôt, presque toujours, arrive un jet de lumière » (30 juin 1863). Les habitudes mêmes du couple entretiennent de jour en jour le renouvellement de l'intelligence : « Ces petites friandises de sensualité n'en sont pas moins un constant stimulus, une excitation de l'esprit; ce que l'amour physique et le désir commencent, devient l'érection de la pensée » (7 septembre 1862). Voilà ce que la forme même du journal permet de noter, puis de se rappeler, afin de pouvoir

établir ensuite quelle liaison intime existe entre la vie affective et l'activité mentale.

L'idéal consisterait évidemment à réunir ces deux « moitiés », à confronter les deux discours, celui de l'expérience vécue, celui des livres publiés. Michelet y a songé, si tel est bien le sujet de l'ouvrage auquel il fait plusieurs fois allusion : « Mon *Livre des livres*, qui expliquerait tout ce que j'ai fait, donnerait et le fil de mon œuvre, et le fil intérieur de ma vie, de passion, de création » (juin 1867). Sommet d'où il dominerait et contemplerait les deux versants, maître livre où il révélerait enfin les deux dimensions de sa vie : l'ampleur de la tâche accomplie, la profondeur de l'amour éprouvé. Livre rêvé, non écrit, ce projet justifie cependant que le *Journal* laisse dans l'ombre cette part de la vie qui fut consacrée à la pensée, au public des lecteurs. Il apprend l'autre part, intime, secrète. Il pourra donc sembler incomplet, mais la réduction est systématique et s'explique. Tenir un journal, ce n'est pas, ou plus, pour Michelet, se chercher, se présenter à soi-même et peut-être à d'autres, c'est tout dire, mais selon une perspective consciemment privilégiée. Dans cette œuvre unilatérale, ce qui est dit va au plus profond, mais d'un certain point de vue.

L'entreprise posait une question épineuse : en ce domaine, déclarer la vérité, le fait, c'était manquer aux convenances, en ce siècle où la bourgeoisie était pudibonde. D'où la préoccupation de Michelet. Pour avoir exprimé sous forme générale ses idées sur l'*Amour* et la *Femme*, quelles railleries, quelles insinuations il avait supportées ! Or si la connaissance de son ménage devait être un jour révélée au public, l'affaire engagerait directement, outre sa réputation, celle de sa femme qui pouvait en être scandalisée. Certes elle le rassurait, mais lui-même parfois s'inquiète d'autant mieux qu'il juge essentiel d'être précis sur ce point. Lorsqu'il évoque, le 28 août 1861, le projet des « petits Mémoires », il résout la question posée de façon catégorique : « Si je puis réaliser en effet cette naïve histoire, elle éclairera la nature humaine plus qu'aucun livre par les côtés très innocents qu'une fausse pudeur a voilés jusqu'ici » et il prévient sa femme « qu'en retranchant ces choses de nature, on ôterait à nos petits Mémoires leur individualité touchante et la véritable instruction qu'ils peuvent donner ». Justement n'était-il point nécessaire de heurter les convenances ? Michelet semble parfois hésiter sur l'opportunité de faire connaître son intimité conjugale au public. Mais comme il laisse indécise la question de la publication et compte légèrer ses papiers à sa femme, il sait qu'il peut, pour lui-même, pour elle, fixer exactement sa vérité. Et c'est ce qu'il a fait.

Sur cet amour et les formes qu'il prend, le *Journal* fournit une ample matière à l'étude<sup>1</sup>. A examiner ce texte dans la perspective

1. J'ai tenté de définir ses caractères principaux dans une *Note sur le Journal de Michelet* (Sarrebriick, 1959), plus particulièrement consacrée aux années 1870-1874.

que Michelet a choisie, c'est l'impérieux souci d'unir, d'harmoniser sensualité et spiritualité, sexe et pensée, qui frappe.

Michelet, quand il se juge, il lui arrive de regretter « de n'avoir pas des tendances aussi élevées, aussi austères que Voltaire » (29 avril 1863); ou bien il déplore d'être « matériel » (27 août 1861), au point que son amour devient un « empêchement » à son travail. Mais plutôt il dira les ravissements que lui fait éprouver Athénaïs : en elle s'allient merveilleusement les grâces physiques et les charmes de l'esprit, elle dispense un complet bonheur. « Cette sagesse, cette pureté, cette vie toute cérébrale, enfantine et réfléchie, compose un ensemble bien rare. Pour moi, plus matériel, toutes les manifestations matérielles de sa vie me sont chères et délicieuses, tout empreintes de l'éther du ciel qu'elle respire, aspire, qu'elle dorme, mange, [se soulage], qu'elle me donne le bonheur d'amour, qu'elle me confie ses idées ou qu'elle reçoive les miennes, qu'elle communique avec moi pour les petits soins que j'ai d'elle, les douces privautés de toilette, les petits mots d'enfance, tout d'elle est le ciel pour moi » (27 août 1861). Dans ces phrases le mot « tout » est très significatif. Dans les complaisances de la femme aux regards, aux demandes, aux désirs du mari, il trouve des plaisirs sensuels qui lui sont des voluptés de l'âme, et sa propre sensualité s'en trouve sublimée. De là ces nombreuses effusions de reconnaissance, où se résolvent les contrastes entre les « petites privautés » et l'idéalisation; de là cet emploi d'un vocabulaire qui, selon la disposition de chaque lecteur, irritera, fera sourire ou séduira. S'unir à elle devient « officier », elle est l'« autel » et parfois devient Madone, en des moments qui peuvent paraître curieusement choisis et ne le sont pas (cf. le 10 août 1861). Ces effusions très sincères, ce vocabulaire religieux, Michelet les prodigue non sans raison : c'est le sens même de ce texte, ce doit être sa leçon que d'exalter un bonheur toujours admiré et la personne unique qui le dispensa. Bonheur dévoilé ou travesti? — La véracité et le déguisement idéaliste sont profondément unis; les exigences du corps, les aspirations de l'esprit s'allient admirablement pour définir le thème devenu fondamental du *Journal*.

## II

Si désormais le thème conjugal est bien, conformément à l'affirmation de Michelet, fondamental, il apparaît heureusement qu'en fait il n'est point le seul, et que le *Journal* nous fait apercevoir, d'un point de vue particulier, la vie entière de son auteur. Or cette vie illuminée par un long amour est vouée au travail. Certes Michelet déplore quelquefois « le devoir pesant de l'Histoire » (3 novembre 1861). Captivé par l'amour, il peut s'interroger, avoir mauvaise conscience et presque s'accuser : « Plus je la sens charmante, plus il me coûte de m'occuper d'autre chose que d'elle, de revenir à l'Histoire... Songé pourtant au sérieux bonheur

de l'Histoire, *faire justice à tous*, replacer nombre d'actes méritants dans la lumière, la justice de Dieu » (12 septembre 1865). Mais, plus souvent, il se complait à signaler, à célébrer les rapports entre l'œuvre qu'il édifie et l'inspiratrice de son génie. Par exemple, le 27 août 1861, il réfléchit qu'il arrive, dans l'*Histoire de France*, au xviii<sup>e</sup> siècle et qu'après les détestables ténèbres du xvii<sup>e</sup> siècle, il va revenir à la lumière, à l'amour : « alors mon amour me sera une excitation et non un empêchement ». Le *Journal* nous montre ses variations, mais surtout son assurance. Car Michelet aime affirmer l'accord de sa personnalité et de sa vie, l'harmonie qu'il a réalisée, maintenue entre ces différents aspects de lui-même, entre les diverses orientations d'une œuvre consacrée à l'Histoire, à l'Amour, à la Nature. Le *Journal* présente les conditions mêmes de l'épanouissement et l'intense activité qui a permis l'heureux succès de tant d'efforts.

Toutefois, avant d'examiner ce qu'il nous apporte, une question préalable doit être abordée : celle du rapport entre le texte écrit et le texte aujourd'hui publié, et, ultérieurement, entre ce que nous savons ou pouvons imaginer de cette vie et ce que le *Journal* nous en apprend.

Si, à cette époque, Michelet classe ses notes de travail, à part, dans des dossiers séparés, cette élimination peut nous paraître regrettable, mais elle est logique, étant donné les intentions de l'écrivain. Cependant la seule apparence du manuscrit impose d'emblée à son lecteur quelques remarques : il ne nous parvient pas tout entier, tel que Michelet l'a conçu, tel qu'il l'a composé, et seuls lui-même et sa femme ont pu le lire dans son intégralité. Traces de coupures, phrases soigneusement recouvertes de ratures ou biffées, prouvent que le *corpus vitae* fut mutilé. Quantitativement, quelle est l'importance de ces suppressions ? L'on est évidemment réduit à des hypothèses, vaines et sans intérêt. Mais d'un autre point de vue, qualitatif, on est bientôt amené à présumer que des pages instructives ont sans doute disparu. Des dates sont souvent rappelées et jugées exceptionnellement significatives, une nuit de juillet 1856 à Montreux, le 8 septembre 1857 à Fontainebleau, le 8 août 1865<sup>1</sup> à Saint-Gervais, etc. Or, aux jours fixés, rien ou à peu près rien n'apparaît dans le *Journal* qui motive pareille insistance. Il me semble peu croyable que ces émotions intimes, commentées à plusieurs reprises, n'aient pas provoqué, sur-le-champ ou très tôt, des effusions originales, délirantes peut-être, révélatrices sûrement. Plus que la suppression possible de passages sur les amours de Michelet, sur les démêlés avec les Quinet, plus que la disparition, peut-être fortuite, de certaines périodes (la première quinzaine d'octobre 1868), cette amputation du *Journal* serait très contraire au sens même que Michelet donnait à son projet. Mais il avait d'avance absous, consenti, voulu...

D'autre part, si volumineux que paraisse ce texte, il ne fournit

1. Le 29 janvier 1866, il « récrit » le 8 août 1865.

pas une représentation complète, ni tout à fait exacte, de la vie et de la personnalité de son auteur. Par définition d'abord, puisque Michelet entend le limiter à l'élucidation d'une seule part de son existence. Mais, lors même que l'on s'en tient à cela seulement qu'il a l'habitude de consigner dans le *Journal*, on remarque des oublis, des lacunes. Voici, à ce propos, quelques indications sur divers sujets de réflexions. Les dossiers conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, les lettres éparses dans des collections privées ou publiques, bref ce qui subsiste d'une énorme correspondance prouve que Michelet ne tient pas un compte précis de toutes les lettres qu'il envoie; ce qui ne surprend évidemment pas, mais doit être dit. Son activité épistolaire dépasse nettement ce qu'il en signale. Parfois aussi des faits estimés assez importants pour figurer dans des œuvres publiées ne sont pas évoqués dans le *Journal*. Par exemple l'Introduction de *Nos Fils* rapporte que le 14 mai 1869 « un homme politique, jeune et sage, un penseur » (J. Ferry?) est venu le voir, et Michelet juge alors bon de résumer leur conversation : rien n'en transparait dans le *Journal*. Remarquons aussi, dans un autre ordre d'idées, que Michelet note assez régulièrement les articles consacrés à ses ouvrages; mais certains, importants, qui n'ont pas dû lui échapper, ne sont pas mentionnés. A cet égard aussi le *Journal*, document essentiel pour l'étude de l'homme et de son œuvre, n'est pas exhaustif. D'une façon générale il convient de n'être pas tenté de réduire les jours de Michelet au compte rendu souvent sommaire qu'il en donne : cet homme était prodigieusement actif. De même l'image qu'il nous présente de lui-même demande à être retouchée. Par exemple le *Journal* ne met pas trop en lumière, me semble-t-il, un trait de son caractère que nombre de contemporains ont célébré : sa bonté, immédiate et profonde. Il eût été malséant de s'en vanter; au moins reconnaissons-la. Michelet signale quelques visites à des malheureux, ou des interventions en faveur d'amis dans le besoin, comme Noël. Mais il néglige évidemment de souligner cette générosité qui lui est naturelle, et en laquelle d'autres voient justement une de ses éminentes qualités morales. Son dévouement public à de grandes causes peut toujours être jugé profitable à sa gloire d'homme de parti, et donc ostentatoire; son dévouement caché, les humbles besognes de charité ou d'amitié qui lui prennent son temps, assurent de son authentique bonté<sup>1</sup>.

Ces restrictions faites, le *Journal* apprend beaucoup. Il nous éclaire les réactions de Michelet devant des paysages, des événements, des livres, des personnes, et nous montre aussi comment, à travers les années, il cultive ses souvenirs. Car ce journal où il note ce qu'il choisit de se rappeler, lui est le moyen de retrouver son passé, de mieux comprendre et assurer son évolution; il le consulte, le relit soigneusement de temps à autre, et lui qui aimait

1. Quelques pages du 4 septembre 1869 montrent la profondeur de son émotion devant le spectacle de la misère et ses idées sur la véritable charité.

se figurer l'historien comme l' « administrateur du bien des morts », il administre ainsi sa vie, son bien de vivant.

Il nous découvre sa sensibilité immédiate. Le voici, par exemple, qui au cours d'un voyage rencontre des inconnus et les dévisage : sensation, jugement..., d'un trait il caractérise et qualifie. Le savant et parfois trop audacieux interprète de la figure humaine <sup>1</sup>, l'homme qui voit aussi dans l'historien le juge de suprême appel, prononce vite sa sentence et condamne volontiers tel visage d'ecclésiastique, telle attitude d'Anglais ! Et ces observations superficielles peuvent nous amuser ; mais leur retour n'est pas sans signification. Sans doute les aperçus qu'il nous ouvre sur lui-même au travail, surtout lorsqu'on les retrouve dans une œuvre publiée, intéresseront davantage. A Saint-Sauveur, le 15 septembre 1863, il note : « Souvent à minuit, entendu le pauvre prisonnier, le coq, — âme des bêtes. Chaque jour à six heures en prenant la plume, demandé en quel état d'esprit je suis... J'aurais voulu pour ce livre être un saint, un voyant, un juste... [...] ... Certaine anxiété, la nuit... La lumière me disait : Va, tu es dans la voie du juste. » C'est la notation concrète, la sensibilité aux aguets qui nous émeuvent. Se joue-t-il, sincèrement, la comédie ? Certains le penseront, mais on devra remarquer qu'il écrit ces lignes pour son usage personnel et que dans la *Bible de l'Humanité*, où le souvenir de ces journées réapparaît, il ne reproduira pas les admonestations mystérieuses, les graves assurances qu'il se donne. C'est bien sa conviction intime, sa manière d'être naturel qui se font jour. — D'autres manifestations secrètes de sa sensibilité, en particulier ses rêves, sont évoquées ; on verra quelles préoccupations ou hantises sexuelles ces rêves expriment ou bien quels messages politiques ils parent d'images symboliques, parfois impressionnantes.

Ce livre de mémoire sert un homme continuellement préoccupé de préparer ou d'achever un livre. Il arrive que les rapports entre le *Journal* et les œuvres publiées deviennent occasionnellement étroits, en particulier lorsque Michelet utilise les notes de ses voyages dans les Alpes françaises et suisses pour *La Montagne*. Certes le plus souvent il ne donne que de brèves indications sur son travail. Leur accumulation fournit pourtant d'utiles précisions. De 1861 à 1874 il écrit douze volumes, toute la fin de l'*Histoire de France* et l'*Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, et d'autre part *La Sorcière*, la *Bible de l'Humanité*, *La Montagne*, *Nos Fils*, *La France devant l'Europe*. Quant aux livres d'histoire, le *Journal* renseigne sur le progrès de la rédaction, comme sur les lectures préparatoires et la recherche de la documentation. En général d'ailleurs, et sauf rares exceptions, Michelet cite tous les ouvrages qu'il a utilisés avec profit et ses sources pouvaient être connues par ses Préfaces, ses Notes et Éclaircissements. Quant aux autres livres, l'on pourra désormais étudier leur genèse, savoir quelles idées l'inci-

1. Cf. la belle étude de J. Pommier, *Michelet interprète de la figure humaine*, Londres, 1961.

tèrent à entreprendre la *Bible de l'Humanité*, comment il ébauche *La Montagne* en 1865, quel ambitieux système théorique il a d'abord imaginé et comment il reprend et mène à bien son projet en 1868, quelles furent enfin ses hésitations sur le sujet même, puis sur le plan de *Nos Fils*. Surtout l'on discernera mieux comment lui-même comprend la succession de ses œuvres, selon quelle perspective il l'ordonne et par exemple quelle place éminente il attribue à la *Bible de l'Humanité*. C'est le point de vue de l'auteur qui apparaît, et il n'est point sans doute celui du public; mais les lecteurs français n'ont-ils pas tendance à négliger quelque peu cet ouvrage et à privilégier en Michelet l'historien national?

Michelet ne se contente pas d'enregistrer sur-le-champ ce qui a pu le frapper ou lui paraître notable; de temps à autre, irrégulièrement, il aime considérer de plus haut un passé récent afin de discerner le sens de l'effort poursuivi et mieux prendre conscience de son évolution morale et intellectuelle. A côté des notes quotidiennes prennent place des feuillets appelés « orientations ».

Dans ces pages que l'on a le plus souvent rassemblées en tête de chaque année, Michelet prend l'habitude de méditer sur ce qu'il a écrit, sur ce qu'il compte faire. Ainsi dans l'« orientation » du 4 juin 1867 il retrace toute l'évolution de sa pensée de telle sorte que soient mis en relief son unité et son progrès depuis l'Introduction de *La Renaissance*; il reprend des formules qu'il juge essentielles, définit la signification particulière de tel livre pour le replacer dans l'ensemble de son œuvre : ne peut-on voir là comme les matériaux qui auraient permis d'édifier le *Livre des livres*? Il note aussi les projets qui lui tiennent au cœur et l'on peut ainsi comparer, à quelque cinquante ans de distance, les ambitions nombreuses et démesurées de sa jeunesse et les ultimes aspirations de la vieillesse. *Le Foyer*, *l'Histoire de l'Amour*, *Dieu*, voilà quelques titres d'œuvres rêvées en cette fin de vie; ils resteront des titres, où se décèle la volonté de récapituler, d'exposer les conclusions définitives. Mais on constate d'autre part qu'en 1869, au moment où, *l'Histoire de France* achevée, Michelet paraît libre de choisir un tel sujet et où il hésite, c'est sa vieille passion de l'histoire, sa connaissance du passé, qui emportent la décision : il entreprendra *l'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*. Ces « orientations » complètent précieusement le *Journal*; elles éclairent tout à coup l'autre « moitié » d'une vie, celle de la pensée.

Au reste, dans le cours même du *Journal*, des réflexions éparses montrent quelle réalité humaine motive cette alternance d'œuvres dont la diversité même est caractéristique de la production de Michelet en cette période de sa vie. Un homme hésite sur lui-même, déclare ses inspirations multiples, s'exhorte : « Reviens à la nature. Ton devoir est l'Histoire. Épanche le trop-plein dans l'histoire naturelle. Le milieu des deux, c'est l'amour et l'histoire de l'amour et l'histoire de la mort ou de l'amour au-delà de la vie », et l'histoire de l'amour « exige que tu y verses et ta spiritualité et ta sensibilité » (22 juillet 1861). C'est la traduction

personnelle de ces variations qui parfois firent estimer que l'historien trahissait son génie.

Souci de soi-même, souci de son action. Elles s'éloignent les heures exaltantes où Michelet enthousiasmait les auditeurs du Collège de France, où sa voix lui paraissait annoncer le Devoir et l'Avenir, où l'action semblait sœur de sa parole. Il est désormais contraint au silence et à la morose contemplation d'une histoire que des ennemis font contre ce qu'il appelait. Il se tient éloigné, à l'écart. S'il n'est plus isolé en province, comme au lendemain du coup d'État, du moins fait-il de fréquents et longs séjours dans le Midi; lui-même calcule que de juin 1852 à septembre 1865 il a passé 78 mois hors de Paris, soit six ans et demi<sup>1</sup>. Certes, à Paris, il conserve une position officielle, son rang insigne de membre de l'Institut. Mais là même, à l'Académie des Sciences morales et politiques, il semble éprouver quelques déceptions. Quand on déclare que sa chaire au Collège de France sera de nouveau occupée, il proteste par acquit de conscience, tout en sachant fort bien qu'il ne pourra pas modifier la décision prise. Et, lors d'élections, il constate sans plaisir l'influence déterminante de groupes puissants et l'action habile et efficace d'un ancien ami, devenu un adversaire, Guizot.

Cependant il réunit toujours autour de lui, chez lui, de nombreux amis et des relations plus nombreuses encore. Le *Journal* découvre précisément l'étendue de ces relations que les Michelet entretiennent par de nombreuses visites, ou, lorsqu'ils sont loin de Paris, par l'abondante correspondance qu'assure en particulier M<sup>me</sup> Michelet. Il y a le groupe des amis intimes du ménage (M<sup>me</sup> Meurice, les Poret, les Huet, etc.), il y a les amitiés du Midi, de Suisse (les Bétant, les Quinet jusqu'en 1868). Les Michelet, lorsqu'ils habitent leur appartement de Paris, aiment recevoir, organisent des dîners, des soirées, et ouvrent tout naturellement leur salon à des invités d'opinion libérale, à des démocrates, fermement opposés à l'Empire, en particulier à des journalistes. Michelet est lié avec plusieurs représentants connus de la presse parisienne (Guéroult, Peyrat, P. Meurice); il envoie à chaque nouvelle publication des fragments pour annoncer le livre à paraître, et surtout va pouvoir intervenir sur diverses questions par des Lettres — et quelques-unes de ces Lettres sont importantes. Dans ces milieux qui l'admirent, Michelet jouit d'un prestige que la libéralisation de l'Empire ne peut que favoriser; il apparaît en effet que dans les années qui précèdent 1870, ses interventions deviennent plus fréquentes et beaucoup plus significatives, quant à leur action possible sur l'opinion publique. On distingue l'intérêt que lui manifestent des hommes beaucoup plus jeunes, dont l'un, Jules Ferry, lui paraît singulièrement digne d'être soutenu. Lui-même alors s'intéresse de plus en plus aux débats politiques, est amené à réfléchir aussi sur les idées qu'il convient de proposer

1. Note en forme de simple relevé, que je n'ai pas jugé utile de reproduire (p. 123 du *Supplément au Journal*).

à son temps, sur le rôle qu'il peut et doit encore jouer entre ses contemporains.

La nouveauté consiste en ceci que l'évolution de la France l'amène alors à exprimer en termes politiques une réflexion qui demeurerait volontiers morale. Depuis longtemps il a dit ce qui le séparait de Quinet; il s'oppose aux « alliances bâtardes avec le protestantisme » (2 novembre 1862) et d'autre part condamne aussi bien « l'hégélianisme de Renan, Berthelot, Taine, etc. ». A cette date il commence dans la fureur, dans le ravissement, les derniers volumes de l'*Histoire de France*, consacrés au XVIII<sup>e</sup> siècle; il estime qu'il est placé « dans une situation nouvelle, où [ses] meilleurs amis ne sont pas encore nettement, celle de *proclamer la mort* (provisoire) *du christianisme*, comme l'ont fait très utilement nos pères Diderot, Voltaire, Goethe, etc. » (8 novembre 1862). Renan va bientôt, par la publication de la *Vie de Jésus*, déclencher des réactions caractéristiques : « l'article d'Havet qui adopte les principaux résultats de Renan me fit sentir la responsabilité de mon prochain livre : rendre au genre humain ses titres qu'on lui ôte au profit d'une légende individuelle et romanesque » (3 août 1863). C'est ce qu'il fera dans la *Bible de l'Humanité*. Et, en juin 1867, rappelant cette œuvre et évoquant le *Livre des livres*, il songe à « raviver la vraie tradition, entre le pessimisme de Quinet, l'optimisme de V. Hugo (en touchant aussi Louis Blanc) ». Contre Quinet, contre le sceptique Renan, contre Hugo qui proclame la mort des patries dans *Paris-Guide* (1867) il faut définir ce qu'est la *linea recta*, il faut selon les leçons de l'Histoire, d'après le *Credo* d'action qu'ont enseigné les grands ancêtres du grand siècle, le XVIII<sup>e</sup>, proposer aux générations nouvelles un idéal toujours actuel.

Ainsi unit-il, en cette fin de vie, la conscience de la grande œuvre accomplie, l'ambition d'agir encore, la conviction qu'il peut et doit fixer les directions à suivre. En 1869, alors qu'il termine *Nos Fils*, brusquement la situation politique lui semble merveilleusement changer : les élections de mai-juin 1869 et le succès des candidats républicains lui paraissent marquer un réveil décisif de l'opinion publique. Il entre dans une période d'intense excitation intellectuelle, et juge (re)venu le temps de l'espoir. Ses réflexions des années précédentes, le surgissement d'une nouvelle et jeune opposition à l'Empire, le fait aussi qu'il est lié avec Meurice et se sent à l'unisson avec *Le Rappel*, l'assurent que, mieux que d'autres, il saura comprendre, exprimer les aspirations du temps. *Sursum corda!* Il écrit orgueilleusement dans son « orientation » du 21 juin : « Avenir! La parole est aux événements : Quinet vient trop tard avec l'histoire naturelle... j'ai clos en 1867. Renan vient trop tard avec l'histoire religieuse... j'ai clos en 1864. V. Hugo vient trop tard avec le roman semi-historique. Le sens social se réveille... Suivons! » Il réfléchit sur le passé de toute sa génération, sur les quarante dernières années de l'histoire de France et conclut qu'il faut maintenant une littérature « qui embrassera d'un grand cœur la situation, l'ébranlement pro-

chain... qui acceptera toutes chances et d'amélioration générale et de trouble personnel, inquiétudes, agitations, exils, etc., qui éclairera d'avance la voie des hommes d'action, politiques, législateurs. Il faut pour cela : 1) raffermir le foyer (*Le Prêtre, L'Amour, La Femme*, 1845, 1858-59), 2) fonder l'éducation (*L'Enfant*, 1869), 3) esquisser la Cité de l'avenir dans son identité politique et religieuse (1846-1864-18..). Si les événements lui font une nouvelle jeunesse, c'est aussi, apparemment, son propre passé qu'il retrouve. Mais cette impression première ne serait pas justifiée : tout au contraire Michelet entreprend alors de réviser ses idées sur le socialisme qui lui semble donner un aspect neuf aux luttes politiques françaises. On le voit, à soixante-dix ans, encore capable d'évoluer et toujours ardent à vouloir convaincre, et toujours enclin à confondre, comme jadis, l'histoire et son âme, la réalité future et son idéal d'Avenir. Il étonne ses contemporains qui le voient toujours jeune par l'esprit, il est admirable d'enthousiasme, de volonté, d'acharnement au travail, de foi.

L'homme qui apparaît ici, est-ce bien celui qui épie la femme adorée, quémante les « chères privautés » et répète ses actions de grâces en l'honneur d'une épouse « jamais plus charmante » qu'en ses malaises divers ? Lui-même le croit et l'affirme, et d'avance proteste contre ses insupportables « demi-amis » qui, prétendant le réduire à la seule image qui leur conviendrait, ne le prendraient pas tout entier. C'est qu'il n'est point simple et que ses fièvres l'agitent diversement, en pensée, en ménage; il n'ignore d'ailleurs pas ce qu'il leur doit et, dans une belle méditation du 23 août 1869, considérant sa vie qui s'écoule et inexorablement approche de son terme, il écrit : « Je suis reconnaissant pour l'âme universelle, pour la grande harmonie qui au total m'a partagé si bien. Que compterais-je en mal ? Le grand travail qui a rempli ma vie ? Non... [...] ... Le vrai mal, le seul mal certainement, c'est mon agitation nerveuse, qui peut-être a fait mon talent, mes passions par crises et soudaines, souvent mes assombrissements. Mais que de renouvellements dans ces agitations, que n'ont pas eus les autres hommes ! Quelle chaude lumière en 1849, en 1854 quand j'écrivis *La Renaissance*, et *L'Oiseau* avec elle. Quelle flamme en 1857, au solitaire Fontainebleau, lorsque l'orage de septembre me donna jusqu'en 1863 cette brûlante fécondité. Riche source, que ne trouvais-je pas dans son petit mystère profond ! toujours un jet de feu... [...] ... *L'Histoire de France* finie en 1868 ; et *L'Éducation* (avenir) arrivant pour le 24 mai, la grande date, la nouvelle aurore. Un monde neuf ! le ferai-je aussi ? Cela est improbable ; mais tout au moins, pourrai-je y donner des préludes forts, directs et féconds. Là encore, je voudrais l'avoir avec moi, cette seconde âme, jeune, charmante et riuse. Me suivra-t-elle encore en ce chemin nouveau, où l'histoire fait la prophétie ? »

Il voyage alors en Suisse, « ému de la crise de la France, heureux de la paix de l'Europe », charmé de posséder encore cette femme exceptionnelle, « *meam et unicam* » ; il consent à mourir, à « s'harmoni-

niser au tout » : il se figure que son labeur et le temps lui ont donné sa récompense, il ignore quels lendemains tragiques se préparent. Quittons-le sur cette image d'accomplissement et de sérénité.

## III

Le manuscrit du *Journal* est déposé à la Bibliothèque de l'Institut; il est paginé, relié en quatre volumes auxquels s'est ajouté un *Supplément* composé de feuillets donnés ultérieurement par M. et M<sup>me</sup> Charles Rist. A la Bibliothèque historique de la Ville de Paris sont conservés d'autres feuillets qui appartiennent également au *Journal* et des notes de travail que, sauf exceptions, j'ai cités dans les notes, en indiquant toujours leur provenance.

L'édition de ce manuscrit est intégrale, c'est-à-dire que tout ce qui a pu être lu, même dans les passages soigneusement biffés, est publié<sup>1</sup>. Des crochets signalent ces reconstitutions qui, sauf erreur de ma part, ne sont jamais conjecturales : toute hésitation dans le déchiffrement donne lieu à des points de suspension. En général l'écriture de Michelet peut être assez aisément lue, tout au moins quand le sens même des mots ne fait pas difficulté. L'orthographe est correcte; elle présente quelques caractéristiques normales au xix<sup>e</sup> siècle (-ns à la fin de participes présents; *estomach* pour *estomac*, etc.). Certes ces pages sont hâtivement écrites par un homme pour qui la hâte était une habitude et une vertu, mais les rares inadvertances ne font pas problème; je n'ai pas jugé utile de reproduire des erreurs vénielles. Plus délicate serait la question de la ponctuation. Michelet jette sur le papier des indications qui lui rappelleront ce dont il veut se souvenir, il ne construit pas toujours des phrases; des points, des tirets séparent des groupes de mots; des repentirs, des additions très postérieures viennent compliquer la disposition du texte. Je ne me suis pas interdit de modifier la ponctuation dans la mesure où une reproduction exacte eût rendu malaisée la lecture du *Journal* imprimé : Michelet n'aurait pas présenté ce manuscrit tel quel à Raçon! D'autre part, comme il écrit pour lui-même, il use fréquemment d'abréviations. Lorsque le sens de ces abréviations est évident, je reconstitue le mot sans indication; lorsque l'on peut hésiter, je laisse l'abréviation ou mets la fin du mot entre crochets. On ne s'étonnera point que certaines abréviations ne soient jamais complétées : je ne pense pas que l'étude des fonctions digestives de M<sup>me</sup> Michelet mérite que l'on s'interroge longuement sur ces abréviations (dont le sens est patent) qui ne pourraient être

1. Toutefois quelques notations à l'encre rouge, portées par Michelet lors de ses lectures du *Journal* et indiquant seulement les points sur lesquels se fixait son attention, n'ont pas été reproduites lorsqu'elles étaient simplement empruntées au texte et n'ajoutaient rien à l'intérêt de sa lecture. D'autre part je n'ai pas jugé nécessaire de recopier quelques relevés, comme la page 123 (déjà signalée) du *Supplément* : ils sont négligeables.



JULES MICHELET

Journal  
tome III

Le tome III du *Journal* s'étend de l'année 1861 à la fin de l'année 1867. L'homme qui l'écrit — Michelet est né en 1798 — reste fidèle à sa discipline de travail, à ses idées, à ses habitudes. Et d'abord à celle de rédiger un journal! Mais si cette coutume quasi quotidienne lui vient de sa jeunesse, les motifs qu'il se donne ou s'imagine pour l'écrire ont varié. Depuis une douzaine d'années Michelet s'est remarié et l'emprise, ou l'inspiration, d'une femme aimée se fait sentir. En 1865, Michelet en arrive, dans une méditation sur son *Journal*, à déclarer qu'il l'écrit « uniquement pour elle ».

Comment Michelet vit et voit cet amour, quelles formes prend cette passion continue, sans cesse renouvelée au fil des années, le *Journal* le montre en nous montrant un Michelet fidèle... à lui-même, soumis à certaines exigences qui lui sont devenues nécessaires et porté à les idéaliser. Le tome III du *Journal* fournit à cet égard une documentation précieuse, des éléments d'explication et, sans doute, de discussion.

Pourtant Michelet insiste, à juste titre, sur le fait que sa vie conjugale lui fut le moyen de réaliser son œuvre. De ce point de vue le *Journal* des années 1861-1867 apporte nombre de renseignements utiles à la compréhension d'une période importante de la vie de l'écrivain : celle des grands achèvements. On y suivra la composition des derniers volumes de *l'Histoire de France*. Par l'étude de Louis XV, de Louis XVI, Michelet rejoint son *Histoire de la Révolution Française* : en mai 1867 le grand œuvre est terminé! En ces mêmes années il écrit *La Sorcière* (1862), *La Bible de l'Humanité* (1864), *La Montagne* (qui paraîtra en 1868), et le *Journal* nous découvre, dans le détail, ses lectures, ses préoccupations, son travail quotidien. C'est dans ces ouvrages que l'écrivain passionné par l'étude de la nature, par l'histoire des religions, par la foi en la raison, en l'avenir de l'homme, expose, par divers biais, ses convictions.

Le *Journal* qui le montre sous ses aspects divers lui est parfois aussi le moyen de s'interroger sur lui-même, sur ses intérêts variés et qui peuvent sembler divergents. Michelet prolonge le compte rendu de ses journées par des résumés et des méditations qui l'assurent de son « harmonie ». En ces pages qu'il aime consulter, l'historien revoit, interprète son passé, à leur lumière il décide de son présent, prévoit son avenir proche. Et il nous découvre précisément sa complexité alors qu'il pense retrouver son unité.

